

UN PETIT ARPENT DE TERRE

Par Nguyễn Trọng Lâm, ancien du lycée Yersin de Dalat

Nous avons bien de la chance de vivre avec des splendeurs à portée de main. Une débauche de tableaux que regorgent les musées du monde entier, une exubérance de musique qui n'attend qu'à être écoutée, une profusion de littérature à être lue. Pas des filons, pas une mine mais des montagnes qu'il suffit de piocher. Contrairement aux malheureux prospecteurs souvent bredouilles, nous sommes certains qu'à chacun de nos coups de pic nous allons faire sauter un éclat, une gemme à nulle autre pareille. Comme si cette pléthore de somptuosités ne suffisait pas à nous combler, le monde nous offre sa magie d'ombre et de lumière, qui nous déconcerte et nous remplit d'ébahissement. Et comment oublier la sombre beauté de l'humanité, qui va du vil au sublime?



2016 est l'année du 400e anniversaire de la mort de Shakespeare. Belle occasion de jouer à l'orpailleur et tenter de recueillir les paillettes d'or qui scintillent dans le torrent de son oeuvre.

Then thus I turn from my country's light
To dwell in solemn shades of endless night

.....

What is thy sentence then but speechless death
Which robs my tongue from breathing native breath?

(Ainsi donc vais-je renoncer à la lumière de mon pays, pour m'établir dans les terribles ténèbres de la nuit sans fin.....Votre sentence n'est-elle donc autre que la mort silencieuse qui prive ma langue du souffle de la langue maternelle ?)

Condamné au bannissement pour trahison, le duc de Norfolk pousse cette déchirante complainte à son monarque, Richard II.

Vivre loin de son pays serait donc vivre en enfer et ne plus parler sa langue maternelle équivaldrait à une condamnation à une mort lente et cruelle. Ce cher Bill exagère un tantinet. Emporté par sa passion infinie pour sa langue, il nous condamne, nous, la vaste masse de vagabonds, à traîner sans voix dans le terrible purgatoire d'un pays étranger. Sans aller jusqu'à me laisser emporter par la fougue d'un poète, je dois avouer avoir ressenti un tel sentiment de perte, mélangé, il est vrai, de la sensation qu'éprouve le voyageur qui découvre avec bonheur le parler de terres inconnues.

Une bien fascinante musique que cette langue maternelle, celle qui nous arrive avec la palpitation du souffle originel, dans la douce cadence du berceau, dans l'apaisant rythme de premières paroles de réconfort, celle qui nous parvient avec la respiration inquiète et attentive dans les ténèbres des premières nuits d'angoisse. Je comprends maintenant l'attachement viscéral, d'avant la conscience, que nous avons pour cette mélodie.

Comme je comprends maintenant l'histoire qui nous a été racontée d'exilés qui se mettent une poignée de leur terre natale dans leur besace, tourmentés qu'ils sont à l'idée d'être privés d'un contact vital. Comme je commence à saisir l'exultation qu'éprouvent beaucoup à posséder un petit lopin de sa propre terre. Au delà de l'euphorie de la propriété, de la petite lueur de fierté, c'est un sentiment complexe d'appartenance, de communauté, de faire un avec cette chose indicible et chaude et mordorée qu'est cette terre riche de souffrances, de bravoure, d'espérance, d'infamie et de noblesse, de larmes de sueur et de sang.

Une voix discrète m'a souvent murmuré : outre les désagrèments de la possession, à quel titre et avec quel dessein vas-tu convoiter un petit arpent de cette terre?

Saigon, 2016